



Pays d'Armagnac

Préface

«Tout est à dire sur ces champs familiers. Le problème et l'énigme sont partout fixés sous l'immobilité de la campagne française... Cette vieille campagne avec ses choses au repos et ses chemins à souvenirs est tout entière un mystère aussi plein de nos origines que l'histoire même».

Gaston ROUPNEL

Histoire de la Campagne Française. « Et j'écoutais la terre obscure prononcer son discours sans voix ».

William FAULKNER

Il y a longtemps que je connais ce pays d'Armagnac - que je crois le connaître? C'est un ami d'enfance. Entre Eauze et Nérac, entre Lectoure et Auch, ses chemins creux n'ont plus de mystères pour moi. Ni ses collines. Ni ses horizons. Ni ses greniers. Ni ses silences.

J'avais huit ans, dix ans, mille ans. En sa plénitude, chaque journée m'était un siècle. J'étais l'écolier aux doigts tachés d'encre mauve... Je suis encore, enfant des chambres noires dans la lumière grise d'un été disparu, campé au milieu d'un champ de mon grand-père, aux portes de Mézin. Même sur cette jaunissante image recroquevillée, le ciel bouillonne de sa liqueur incandescente, le brasier des insectes dans l'herbe en fleur halète sourdement.

Je me regarde à travers l'épaisseur illusoire des années, cette vitre si mince, si impitoyable. Je regarde ce petit garçon qui grimace dans le jour éblouissant. Je regarde ce petit inconnu qui porte mon nom, qui joue à être moi.

Et aussi, je l'interroge, je l'interroge, toi qui savais, toi qui sais. Mon frère, mon enfant, mon fils. Réponds, veux-tu?

Que savais-tu à huit ans, dix ans, de toute l'éternité? Le secret de cette Terre gasconne. La mémoire de ce pays immémorial. Tout ce que disent et redisent la poussière des routes blanches, le murmure inlassable des voix un peu chantantes, dans l'ombre des cuisines à carreaux rouges où le silence presque religieux des salons aromatiques. Tout ce que tu avais surpris, entendu, deviné dans un éclair, un soixantième de seconde d'éternité.

Comprends bien cela : ce pays ne s'est pas fait en un instant, ni en un siècle, ni en vingt siècles. Il s'est fait en un jour, de l'aube au crépuscule, en un seul et même jour, des millions et des millions de fois recommencé, lissé comme un drap repassé comme une leçon. Un jour tout neuf, un jour sans âge ni mémoire. Il s'est fait à la façon d'une tapisserie au point de croix, au fil de l'aiguille et du temps. Et il en a coûté, pour l'accomplir, des milliers et des centaines de milliers d'existences obscures.

Ces gens-là, voyez-vous n'ont pas de nom, pas de forme, pas de destin. Tout juste des vies, des sortes de vies : une traînée d'encre transparente dans un vieux registre d'Etat civil, deux dates effacées de lichens sur une pierre nue.

Et voici leur œuvre obscure, là, devant nous, déployée avec un humble orgueil, sur la table géologique. Du beau travail, garanti cousu main : tissu des labours, des prés, des vignes et des bois. Le tout assemblé à grand renfort d'héritages, de mariages, de contrats. Un sacré jeu de patience. Et, miracle, cela tient car la forme d'un champ se modifie moins vite que celle d'un royaume.

Tout est là sous vos yeux, en couleurs indélébiles : le seigle, l'orge, le maïs, le trèfle, le tournesol, peinturlurant chaque carré avec une minutie extrême, à la façon d'un écolier qui enlumine les Républiques et les Royaumes.

Écorechez ce riche tissu, et apparaît, comme dans un palimpseste, l'écriture d'un autre âge. Ici, près de Montréal-du-Gers, la poussière tombée des galaxies a recouvert Séviac sous quelques pincées d'années lumières.

Une villa gallo-romaine plus inextricable que le labyrinthe de Knossos ou le château de Kafka, révèle, un à un, ses couloirs de mosaïques, ses thermes, ses silos, ses jardins.

A vol d'oiseau, du point de vue de Sirius, de Jupiter ou de l'étourneau, le panorama s'avère tout simplement magnifique. D'un village à l'autre vont les routes, à la façon des rayons entre les étoiles d'une même constellation. On voit l'intention primordiale : résister - *rester sur la défensive*. Bien sûr, il y a les antiques murailles abandonnées, les lignes Maginot de torchis toutes barbelées d'orties, les gaufres de pierre des bastides, la dent cariée d'un donjon, antique cheminée fourrée d'une suite de lierre noir et des chauves-souris en grappes. Tout cela, c'est les vieilles lunes. Trois tables de marbre délavé luisent en champignons à la terrasse du Café du Commerce. Une petite fontaine troue le silence avec son épée de verre courbe. L'heure immobile abandonne ses ciseaux sur une lune d'émail. L'ombre d'un chat sans ombre traverse obliquement une place

dentelée d'arcades en forme de petit-beurre. Un caillou refroidit sur la case « Infer » d'un jeu de marelle. L'épouse de l'adjoint ressasse au piano la Prière d'une Vierge. Province, je vous aime.

Tous ces villages font le hérisson en boule, la poule couveuse, comme ça, par vieille habitude, par « on ne sait jamais ». Elles ont même leur sentinelle perdue, leur soldat de plomb géant. Un guetteur par patelin, droit sur son socle, l'œil raboteux, piquant le vent de sa baïonnette réglementaire, la molletière crispée - Sambre et Styx.

Rien ne change. Des sourires très parisiens peuvent bien flamboyer, par spasmes, sur l'écran ardoisé des nouveaux dicux lares. L'ennemi reste le même. Il vient du fond des âges. Il est comme le chien dent, toujours prêt à renâtrer. Le temps travaille pour lui. Contre nous.

Alors, dans les maisons, dans les cœurs, dans les conversations, dans les silences, partout, le même combat continue - à mots couverts, à armes sourdes. Il faut résister, il faut dire non, obstinément, humblement, inexorablement. Ne pas désarmer, ne pas démobiliser. Dire non à l'érosion, aux trous de mémoire, à la mort, ce trou de mémoire suprême que l'on ne nomme jamais, pas spécialement par crainte, mais par politesse, par pudeur des grands mots.

Ici, les morts sont « pauvres ». Dire « le pauvre Louis », la pauvre « Amélie » ne trompe personne - sauf, peut-être, le Destin rendu myope par sa majuscule. En tout cas, ça vaut la peine d'essayer.

Aux grands mots, les petits remèdes.

Cette façon de parler, c'est surtout une manière de voir. Mourir n'est pas disparaître; c'est paraître autrement. C'est passer d'un monde à trois dimensions à un monde à deux dimensions. C'est prendre la couleur de l'automne, qui est la bonne mine de l'éternité avec, parfois, deux ou trois touches de pastel, pour faire plus réaliste, pour tromper son monde.

De là, dans chaque maison, l'espace énorme réservé à ce que les niais ou les pragmatiques appellent « l'inutile ». L'inutile c'est l'indispensable du cœur. Les strates des générations perdues persistent à protéger, à tenir chaud. Tout cela c'est le ciel entre les étoiles, la nuit autour des lampes non pas le contraire de la vie, mais son faire-valoir. Polders au-dessus du niveau de la mort, barricades où tout s'enchevêtre : les vieilles lettres rongées d'humidité, les jouets éventrés, les journaux moisissés, les neiges éternelles des trousseaux, arômes, souvenirs... sans parler du sang d'or qui bouillonne dans le cœur solaire de l'alambic... Tout garder, ne rien laisser mourir. Raviver tout ce qui commence à ne plus avoir de nom, à ne ressembler à rien; les visages d'abord et puis beaucoup plus tard, les choses. Tout ce qui a été vivant et s'obstine à durer. Tout ce qu'évoque e mot enraciné comme un arbre, comme une vie : *une demeure. Notre demeure*, ici et maintenant, et à jamais.

Voici ce que l'enfant savait, au milieu de ce champ couleur d'ivoire et de cendre, dans l'éclair blanc de cet été sans fin et cependant englouti. Voilà ce que nous pouvons encore pressentir, furtivement, nous autres chasseurs de Temps, au long de nos routes d'hommes.

Oui, une terre comme celle-ci se fait en un jour, un jour qui ne finit jamais, toujours le même jour, les mêmes gestes, les mêmes cœurs. Une terre. La terre où l'on construit, où l'on marche, où l'on sème, où l'on plante, où l'on aime, ce n'est plus tout à fait un lieu de passage. C'est, elle aussi, une existence. Elle est faite de perpétuel échange de l'argile et de la chair, de la chair et de l'argile, l'une alimentant l'autre, sans fin. Alors, peu à peu, l'arrière planète inconnue, à l'est d'Eden, avec ses ossements de roches, ses nerfs de racines, le sang trop fluide de ses eaux vierges, la stupeur de ses minéraux, la vieille chose sans nom devient os, nerfs, sang, pensée, mémoire, chair.

Pour qu'un paysage devienne visage, il faut longtemps, il faut le Temps. Non pas même les siècles, et les siècles de siècles, mais ce seul jour, innombrable dont chaque instant est pareil à une vie. Il faut un soir et il faut un matin. Et encore, la bataille n'est jamais définitivement gagnée. La nuit surtout, sous la poussière phosphorescente tombée des ciels rongés d'étoiles et de signes, une autre terre émerge, froide, vitrifiée, à l'image des « grands pays muets » qui fascinaient Vigny. Astre d'avant les âges, d'avant les déluges, d'avant l'Histoire, d'avant les saisons et les hommes. Pays toujours en nous, tout au fond de nous, plus loin que nous, peut-être, et que nul ensoleillement ne réchauffe, contemporain de la nuit.

Dr Michel SUFFRAN
Grand prix Littéraire de la ville de Bordeaux

